

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 20

Artikel: Les noces interrompues
Autor: Fourgeaud, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'ordinaire, et quelques-uns d'entre eux paraissent plongés dans des méditations profondes. Il faut, croyons-nous, attribuer ce fait aux préoccupations que leur donne l'étude du nouveau catéchisme actuellement soumis à l'examen du corps législatif.

» Le Synode a mis huit ans à enfanter cette œuvre ; MM. les députés n'ont que huit jours pour former leur opinion. On comprend dès lors quel doit être leur embarras en présence des questions sur lesquelles nos plus habiles théologiens ont discuté si longtemps sans pouvoir s'entendre. »

Le montagnard et la soupa.

Tot parâi l'âi ia pè lo mondo dâi fins retors ! L'autro dzo, on gaillâ dè pè lè montagnes dâo Pays d'Amont arrevé à Lozena avoué son bissa, son parapliodze et son dordon. L'eintrè dein on cabaret et démandè on assietâ dè bouillon po sè reférè on pou, kâ l'avâi passâ la Deint à pî et vo peinsâ bin que l'étai assauti.

On l'âi ein dressè onna terrina et ne sé pas coumein cein sè fe, mà quand l'eut prâo medzi, ye trova dein la soupa on timbre-pouste que n'avâi jamé servi et que resta alliettâ à fond dè s'nassié. Quand ye ve cein, ye sè lâivè, repreind sè z'affrèrés que l'avâi posâ dein on carro et décampè sein pipâ lo mot.

— Ohé ! l'ami, l'âi criè lo sommeillié, que l'âi tracè après avau lè z'égras, atteindè-vo vâi et payî vâi voutron medzi !

— Dâo diablio que vu payî, repond l'autro, allâ pi vairè dein m'nassié : ma soupa étai franco !

Un chat sauvé par un chien.

Un célèbre peintre de Genève, mort il y a quelques années, avait un chat qui faisait les délices de ses enfants. Ce chat devint malade ; il était atteint de la gale et souffrait à un tel point qu'il fut décidé en conseil de famille de mettre fin à ses maux. Le chat fut mis dans un sac dont on lia l'ouverture avec un fort cordon, et Justine, la cuisinière, fut chargée par son maître d'aller jeter le sac et son contenu dans le Rhône. Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint et annonça à la famille, réunie pour le dîner, qu'elle avait jeté le sac dans le fleuve et qu'elle l'avait suivi des yeux jusqu'au moment où il avait disparu dans l'eau. On se mit à table, les enfants étaient tristes, on regrettait la sentence exécutée contre le vieux serviteur de la famille ; la conversation n'était pas aussi animée que de coutume, lorsque tout à coup on entendit des aboiements derrière la porte de la chambre à manger. On alla ouvrir la porte et l'on vit Fiquet, le chien du grand artiste, entrer dans la chambre, traînant un sac qui semblait être animé de mouvements convulsifs et exécutait des soubresauts fantastiques. Le sac fut ouvert et il en sortit un animal mouillé, que chacun reconnut immédiatement pour le chat de la maison. C'était bien lui, que Fiquet avait été repêcher dans le Rhône. On se figure aisément qu'après

cette délivrance miraculeuse le pauvre chat fut conservé religieusement jusqu'à la fin de ses jours dans la famille.

(*Rameau de sapin.*)

LES NOCES INTERROMPUES

PAR ALEXANDRE FOURGEAUD.

J'ai un ami, garçon d'esprit, qui pourrait être célèbre, s'il n'était modeste jusqu'à l'abstraction. Cependant on peut tout violenter, même la modestie, et c'est ce qui est arrivé, fort heureusement pour les amateurs de fine littérature ; car mon excellent ami, proclamé vainqueur à un concours littéraire, fut forcé de se révéler et de signer son véritable nom, un petit chef-d'œuvre : *La tante Rose*.

Or, l'histoire que je vous offre aujourd'hui, lecteurs, amis, m'a été confiée par Maurice Cherveix, il y a longtemps déjà, alors que, fort jeunes l'un et l'autre, nous ne pensions guère aux imprimeries et au seigneur Public.

Peut-être mon ami a-t-il oublié cette charmante histoire ; il en a tant jeté de semblables au vent de la causerie ! Moi, j'en ai gardé fidèle souvenir, et ma mémoire seule a guidé ma plume.

Je prie donc le lecteur de se reporter en pensée au temps du règne de Louis-Philippe et de me laisser le conduire place Royale, à Paris ; car c'est là, par une fraîche matinée de mai de cette époque déjà si loin, qu'un hazard amena la reconnaissance de deux amis, vieux soldats, séparés depuis le licenciement de l'armée de la Loire, habitants tous deux du quartier Saint-Paul ; tous deux décorés, tous deux hypothéqués par les rhumatismes et les blessures.

Au moment où Gérôme Duplantin, portant sa canne comme un fusil, et suivi de Fanfare son chien mouton, pénétrait du côté de la rue Saint-Louis (aujourd'hui rue Turenne) sur la place Royale, par la porte de la rue Saint-Antoine, César Goussaud, tout aussi raide dans son col de crinoline, la canne presque aussi symétriquement portée et accompagné par un chien de la même race, circonstances qui indiquaient au moins des goûts très identiques, s'avancait droit vers un banc situé au pied de la statue en marbre de Louis XIII.

Les deux chiens, en s'apercevant, s'élançèrent aussitôt, selon l'usage, pour fraterniser à leur façon. Leurs maîtres les suivirent, se regardèrent, s'ébahirent et laissèrent échapper en même temps un cri de surprise et de joie.

— Gérôme !

— César ! cher César !

— Parole d'honneur, c'est bien toi, mon brave ! s'écria enfin César Goussaud d'une voix étranglée. Embrassons-nous, et vive la France !

Ils échangèrent alors les signes de la plus sincère affection ; en ce moment, ils ressuscitaient l'un et l'autre de cette sœur de la mort qui s'appelle l'absence.

Ce fut entre eux une avalanche de questions et de réponses interrompues, d'exclamations et d'étonnements bizarres et sans suite intelligente. Leurs coeurs se comprenaient, voilà tout ; ce langage vaut bien celui des rhéteurs.

— Qu'as-tu fait depuis l'autre ?

— Et toi, comment diable me quittas-tu si brusquement à Amboise ?

— Ah ! nous ne sommes plus aux jours du grand homme.

— Et moi donc ! Je suis allé vingt fois au moins au ministère de la guerre. Mais, bah ! un gouvernement de Pékin.

— Ah ! ce n'est pas comme du temps du grand empereur.

Et comme depuis Cicéron, qui en témoigne, les vieillards vantent par dessus tout le temps de leur jeunesse, nos deux chefs d'escadron s'abandonnèrent à leur admiration exclusive pour l'époque des victoires et conquêtes des premières années de ce siècle, dix-neuvième du nom.

Ils ne se comprirent clairement, au reste, que quelques heures après leur déjeuner, qu'ils prirent en commun.

Remarquant avec surprise qu'ils étaient proches voisins :

— Mais, nous ne nous quitterons plus ! s'écrierent tous deux à la fois.

Et sur cette promesse, ils résolurent de passer la nuit ensemble chez Goussaud, qui demeurait rue Culture-Sainte-Catherine, aujourd'hui nommée rue Sévigné, en souvenir de la femme spirituelle qui l'habita pendant vingt ans et dont le nom est à jamais célèbre.

En entrant chez son compagnon d'armes, Gérôme fut pris de tristesse à la vue de la solitude froide de l'appartement.

— Et toi aussi, pauvre ami, tu es seul?

— Oui, mon cher Gérôme, je suis veuf depuis dix ans; mais tu verras ma fille, un bijou de dix-sept ans, dont je raffole. Elle est dans un couvent du Poitou; je ne peux point souffrir les pensions parisiennes; je comptais même aller habiter près d'elle d'ici à un mois. Nous irons ensemble, puisque te voilà... Mais qu'as-tu donc?

— Rien, mon ami, répliqua Duplantin plus tristement que Goussaud.

Mais son défaut d'expansion disparut devant les instances affectueuses de son ami, et péniblement ému au souvenir d'une épouse aimée, comme sont aimées les femmes des militaires, il fit le récit de ses souffrances, que le temps ne pouvait éteindre et sur lesquelles l'amitié même parvenait à peine à verser un baume adoucissant.

Nonobstant ces tristes confidences, Goussaud reprit vite sa gaieté ordinaire, en apprenant que Duplantin avait un fils de vingt ans, en ce moment en pension à Crétel:

— S'il ressemble à son père, s'écria-t-il, c'est un gaillard de la bonne espèce, j'en réponds; veux-tu qu'il soit le mari de ma Léontine? Tope-là.

— J'y consens volontiers. Mais, continua Jérôme en souriant, je ne veux pas t'abuser, les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont rien de guerrier, et, pour son compte, Auguste est une véritable fille.

— Oh! mon cher Jérôme, ils sont tous les mêmes, c'est connu, et ton fils en vaut bien un autre pour ma fille. Ainsi, l'affaire est convenue, et je vais l'annoncer à Léontine.

Voilà comment nos deux héros furent fiancés sans se connaître.

Séance tenante, Goussaud écrivait à sa fille :

« Mademoiselle Léontine,

» J'aurai l'honneur de vous apporter, avant peu de jours, un mari qu'il vous plaira de trouver à votre goût, ou, sinon, je vous traiterai militairement. C'est le fils de mon ami, Gérôme Duplantin, ex-commandant de la 32^e demi-brigade, dont j'ai dû te parler souvent: ton père te l'a choisi, et tu me feras de la peine de trouver mal ce que je trouve bien. Tu seras donc bientôt Mme Auguste Duplantin.

» Nous arriverons à Châtellerault avant cinq semaines; prépare-nous tes baisers et reçois ceux de ton père.

» César GOUSSAUD. »

Le lendemain, les deux amis s'en allèrent à pied, « comme au bon temps », jusqu'à Crétel: Auguste accourut joyeux: ses formes féminines, élégantes, ses longs cheveux châtaignes déplurent à Goussaud.

— Mon garçon, il faudra me couper ça, dit-il en boutonnant son habit; regarde ton père et moi: tenue militaire, c'est la belle!

Auguste regarda de ses yeux noirs ce petit vieillard propre, mais trop rasé, trop raide dans sa redingote pistache, ornée du ruban de la légion d'honneur, et de sa physionomie surprise il sembla dire :

— Est-ce que je ressemblerais jamais à ce monsieur?

Gérôme Duplantin traduisit l'étonnement de son fils, et crut y répondre suffisamment en disant à Auguste :

— Monsieur est mon ami... mon ancien camarade de la grande armée, et de plus ton beau-père futur...

Un éclair traversa les yeux d'Auguste, qui fit un mouvement de tête qui signifiait :

— Nous verrons bien!

Cependant un mois après, tous trois prenaient la route de Châtellerault: Auguste, malgré son père et les exhortations de Goussaud, qui lui présentait constamment la tenue militaire en exemple, Auguste, dis-je, ne cessa de pleurer de Crétel à Paris, de Paris à Châtellerault. Enfin, ses larmes s'arrêtèrent en présence de Léontine, blonde et rieuse enfant

de dix-huit ans à peine, dont les yeux bleus et le regard tendre rappelaient les héroïques Ecossaises de Walter-Scott.

— Voilà ton mari, dit Goussaud, quand il eut embrassé sa fille; or, mes enfants, aimez-vous bien, ou, par mon âme, je vous traiterai... militairement.

Auguste baissa la tête, jeta encore les yeux sur Léontine, puis se détourna en soupirant.

Si les instances réitérées des deux militaires n'avaient pu triompher de la réserve d'Auguste, il ne m'est pas permis de laisser plus longtemps mes lecteurs dans l'ignorance de ses larmes. On a deviné déjà l'origine de ce chagrin, que la vue de la charmante Léontine dissipera pour quelques instants; c'était un premier amour dont l'idole était Mlle Lacroix, fille du maître de pension de Crétel.

Auguste, dont le malheur était d'être plus crédule qu'on ne l'est aujourd'hui à son âge, avait reçu certaines promesses, faites à bien d'autres avec la légèreté d'un caractère faux et sans fixité. Dans la précipitation du départ, il n'avait pu recevoir les adieux de celle dont la mémoire lui déchirait le cœur. Seulement, à cette heure douloureuse, Florence lui avait pressé furtivement la main, en le rencontrant dans l'escalier qui conduisait aux dortoirs, et, d'une voix mouillée par les sanglots, elle avait murmuré à son oreille ce mot d'éternelle constance et de perpétuelle trahison: « Toujours! »

(A suivre.)

Mlle Agar.

Il y a vingt-cinq ou trente ans, alors que l'étoile de Rachel brillait de son plus vif éclat, les voyages à Paris étant beaucoup moins fréquents qu'aujourd'hui, ceux de nos compatriotes qui avaient eu le privilège d'entendre la grande tragédienne nous disaient avec orgueil: « J'ai vu, j'ai entendu Rachel! » Nous devons donc être heureux de pouvoir applaudir, sur notre petite scène lausannoise, sa plus digne rivale, la seule tragédienne française de l'époque, car le moment n'est sans doute pas éloigné où Paris, qui n'a certes point méconnu le talent de Mlle Agar, mais qui a peut-être été injuste envers elle, sollicitera son retour. Il est peu probable que, dès lors, nous ayons le plaisir de la voir revenir dans nos foyers, où elle se trouve aujourd'hui pour la troisième fois. Nous ne saurions donc qu'engager nos lecteurs à profiter de sa présence à Lausanne et à aller l'entendre dans *Lucrèce*, dont on nous annonce la représentation pour mardi.

Dans *Phèdre*, Mlle Agar a laissé chez ses auditeurs une vive admiration pour son talent; on se demande s'il est possible de pousser à un plus haut degré l'interprétation du genre classique, d'exprimer avec plus de vérité les passions du cœur humain, d'être plus noble dans la pose, plus exquis dans les nuances de la diction, et d'émuvoir plus profondément au théâtre.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. LE JOURNAL DE M. GREVILLE, par M. Charles Vincens. — II. BÉATRIX DE BRIANCOURT, CHATELAINE DE ROELBOU. Nouvelle, par Mlle Adrienne Frères. — III. AGrippa d'AUBIGNÉ ET SES ŒUVRES INÉDITES, par M. Marc Monnier. — IV. LA FRANCE ACTUELLE, par M. Ed. Tallichet. (Cinquième partie.) — V. SCÈNES DE LA VIE RURALE EN ÉCOSSE. — LE DRAINEUR. Nouvelle. — VI. CHRONIQUE PARISIENNE. — VII. CHRONIQUE ITALIENNE. — VIII. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

L. MONNET.